

1969, un Têt bien inattendu



Par Georges Nguyễn Cao Đức JJR 65

Quittant Saigon avec une bourse de la République Française en 1965, je m'attendais à passer quelques années loin de mes parents et donc à ne pouvoir célébrer le nouvel an du calendrier lunaire, notre fête la plus traditionnelle, que dans l'Hexagone, à Lyon pour être exact. Mais de là à imaginer que je passerais un Têt dans un établissement médical spécialisé ! Car j'ai bel et bien passé le Têt du début de 1969 dans un sanatorium...

A peu de mois de la fin de mon séjour d'un an à l'université de Birmingham en Gde Bretagne – car l'université de Lyon où j'étais inscrit en Lettres Anglaises (et en droit et en histoire également, mais c'est une autre histoire, et j'en suis sorti vivant !) était partenaire de son homologue britannique – une visite médicale de routine détecta une tache sur une radio pulmonaire tout autant de routine. Se déroula alors une machinerie quasi-automatique.

Il faut savoir en effet qu'au milieu des années 1960, il n'y avait qu'environ 500 000 étudiants dans les établissements d'enseignement supérieur en France, au lieu des 2,5 millions actuels (5 fois plus, pour seulement 17% de plus de population), car le résultat du *baby-boom* d'après-guerre n'allait se faire sentir qu'à la fin des années 1960. Le ministère français de l'Education sous De Gaulle en ces années ne manquait donc pas trop de crédits, et encore moins de services sociaux attentionnés pour étudiants, époque bénie. Dès lors, et aussi sec, mon inscription dans un établissement spécialisé fut automatique et il ne me restait qu'à quitter l'Angleterre. J'y laissai une certaine Anglaise pas explorée pour un sou, et pour cause : ce fut elle qui me prêta ses sous pour rentrer en France. En effet et en ces années là, mes poches étaient désespérément vides en permanence, les bourses de la République étant quand même un peu étriquées.



Que les mauvaises langues se rassurent : ladite Anglaise non explorée a été bien remboursée. Et probablement grand-mère de nos jours.

← *Le CUC sous la neige dans les années 50 (au 1^{er} plan : aile des filles). Photo sur internet*

Informé que le traitement n'allait durer que 5 ou 6 mois, je n'étais pas trop inquiet par cette possible tuberculose (au contraire de mes parents effarés à Saigon) quand l'autocar me déposa à plus de 1000 mètres d'altitude dans un quasi-bled, Saint Hilaire du Touvet, sur le Plateau des Petites Roches du Massif de la Gde Chartreuse dominant la vallée, à 30 kms de Grenoble au début de, houla, de mai 1968 ! Mais parlons du lieu.

La fondation Santé des Etudiants de France (SEF) qui gérait le sanatorium (nom officiel : CUC, centre universitaire de cure, la langue de bois était déjà de mise car il ne fallait pas casser le moral des malades) avait fait les choses en grand. Le « sana » ressemblait en effet un peu à un très grand hôtel avec deux ailes (une pour les garçons, une pour les filles) réunies par un bloc central où se trouvaient les zones médicales et les zones communes (restaurant, salle de sport, salles d'activités telle la reliure, la céramique etc., outre une bibliothèque et même une salle de concert avec scène). La salle du restaurant donnait sur une très grande terrasse magnifique pour contempler toutes les montagnes environnantes. Les étudiants prenaient un autocar-navette les jours de cours à la « fac » à Grenoble. Certains TD (travaux dirigés) se déroulaient au sana même, avec des assistants de fac y montant. Passons sur l'installation et les 5 premiers mois. Je sus en octobre que non, je n'étais pas guéri du tout à mon étonnement extrême, et qu'il fallait remplir pour une 2^e période consécutive. Tant pis pour moi, mais je n'étais pas du tout convaincu. Et tant mieux pour la « fac » qui fonctionnait encore très bien à l'époque, car mon dossier universitaire fut transféré automatiquement à Grenoble pour l'année universitaire 1968-1969.

Et ce fut cet automne-là qu'après avoir passé un semestre avec une bande de copains hexagonaux brailards mais extrêmement attachants (j'en ai revu un, Bruno de Poncheville, deux décennies plus tard du côté d'Ancenis près d'Angers, toujours aussi attachant), je vis débarquer un Vietnamien : Lạ Chí Thành, de nos jours membre d'honneur de notre amicale AEJJR. On sympathisa en un quart de tour, moi surpris par sa voiture, lui étonné par le fait que j'étais « barman » du sana . A la fin des repas au CUC, un café à comptoir ouvrait en effet pour une heure vers 13h (il fallait rentrer dans les chambres à 14h pour la perfusion de l'après-midi jusqu'à 16h), et durant 2 heures après le repas du soir, mais que pour du café ou des boissons non alcoolisées. Le poste de « cafetier » m'avait été attribué par les œuvres sociales universitaires car je venais de perdre ma bourse à l'été 1968 (dame, séjourner gratuitement au sana...). Cela me permit d'avoir de l'argent de poche pour un magazine ou un livre quand je descendais - rarement - à Grenoble. Et vous savez maintenant pourquoi je vous sers si professionnellement le café à table chez moi !

Et arriva le Têt, nouvel an lunaire. Pour vaincre ma nostalgie, mes parents m'avaient envoyé quelques livres vietnamiens, et mon frère inscrit en Sciences Po à Grenoble avait daigné me visiter une fois en compagnie d'une Américaine sosie de Marilyn Monroe avec 10 kilos en trop mais dont il était apparemment fier. Je m'en fichais un peu, n'ayant pas trop d'atomes crochus avec lui depuis ma prime enfance. D'ailleurs je fis exprès d'écourter sa 2^e visite quelques mois plus tard en baissant exprès la bouteille de perfusion pour faire remonter le sang dans la bouteille et la rendant écarlate : manquant de s'évanouir devant tant de sang, il plia bagage rapidement. Mais ce Têt... Que faire ?

L'existence d'étudiants vietnamiens nombreux à Grenoble qui savaient que quelques compatriotes étaient bloqués « là haut » me donna l'idée d'organiser un spectacle musical vietnamien pour le Têt de 1969, après avoir pris contact avec eux. Ce fut un bon succès car pratiquement tout le « sana », personnel médical inclus, assista à cette fête dont je fus le présentateur bien sérieux en blazer-cravate à l'étonnement de l'ami Lại Chí Thành qui ne m'avait vu jusqu'alors qu'en jeans, braillard et plaisantin hors de mes heures d'étude. La petite chorale des étudiants vietnamiens de Grenoble avait chanté – et je m'en souviens parfaitement – les fameux *Hội Trưng Dương* et *Việt Nam, Việt Nam*, et les *áo dài* (robes traditionnelles) des étudiantes ont ému aux larmes André, infirmier moustachu au sanatorium mais surtout ancien militaire en Indochine vivant alors avec ses souvenirs d'une quinzaine d'années auparavant. Joli moment mais surtout bien joli évènement égayant un séjour devenu trop long et parfois étouffant. J'y reviendrai.

Car et presque en même temps, Thành et moi nous sûmes que la troupe artistique envoyée en Europe par le gouvernement sud-vietnamien à l'occasion du Têt allait passer par Lyon et Grenoble, avec des artistes alors au sommet de leur renommée (Hà Thanh, Khánh Ly, le Trio AVT, pour ne citer qu'eux). Il fallait aller les voir. Mais comment, avec les sorties réglementées (seulement pour les cours à la fac de Grenoble), d'autant qu'un vrai cerbère, Mustapha, Tunisien étudiant en médecine, était à l'époque de garde nocturne et faisait ses rondes le soir ? Thành sut me convaincre de faire le mur pour aller à Lyon, à plus de 100 km. Nous fîmes donc le mur en plein soir enneigé en rampant sous la cage vitrée de Mustapha pour quitter le bâtiment, poussant la voiture de Thành (une Triumph si je m'en souviens bien) pendant 100 m pour qu'il n'y ait pas de bruit de moteur. Nous fîmes de même en rentrant après minuit. A ce concert lyonnais assez court de la troupe sud-vietnamienne, Lại Chí Thành devint presque hystérique de plaisir quand Hà Thanh entama « *Mộng Dưới Hoa* », tandis que je sautais littéralement sur ma chaise durant la prestation du Trio AVT. Après quoi artistes et public vietnamiens prirent un pot ensemble à la Brasserie Georges, à la gare de Lyon-Perrache, puis zou sur la route et retour au « sana ».

Ce Têt célébré doublement au Centre Universitaire de Cure et à Lyon m'aura laissé un souvenir ineffaçé puisque je suis encore capable de me le remémorer un demi-siècle après. Depuis, de l'eau a coulé sous les ponts. J'ai su en fouillant sur internet que le sanatorium des étudiants de St Hilaire du Touvet a fermé quelques années après mon passage avec la disparition progressive de la tuberculose, et que les bâtiments laissés à l'abandon total pendant des années ont été pillés. J'ai su également que des dizaines d'étudiants d'origine vietnamienne y ont successivement séjourné. Ce CUC - Centre Universitaire de Cure m'a laissé le souvenir étonnant d'un véritable hôtel en pension complète. A midi et 19h, les portes du restaurant - nous attendions devant un quart d'heure à l'avance tellement les repas constituaient la vraie distraction quotidienne - s'ouvraient, les tables à nappes blanches immaculées étaient prêtes, et les garçons en pantalon noir et veste et gants blancs nous servaient à la française (le serveur tenant le plat et remplissant lui-même chaque assiette des convives pour chaque plat), et nous obligeaient à emporter à la sortie un fruit frais à la vertu médicinale recommandée. Seuls les contrôles médicaux ne nous faisaient guère plaisir, avec dans mon cas quelques bronchoscopies assez désagréables, car entraînant une extinction de voix pendant une bonne heure.

Mais mon séjour double (de mai 1968 à juin 69, soit un an) m'a marqué : contempler dans le silence complet des hautes cimes une chaîne montagneuse pendant un an (il fallait aller au bord de la falaise à 500m de là pour voir la vallée) peut être réellement déprimant pour un citadin, surtout en hiver. C'est la raison pour laquelle le personnel médical, nous sachant prisonnier en quelque sorte, fermait les yeux sur les petites « joyusetés », d'ailleurs nullement cachées. J'eus ainsi l'occasion de connaître bibliquement une Algérienne au prénom français que je croyais être métropolitaine avec ses cheveux blonds et ses yeux gris-bleus : elle était Kabyle, descendante lointaine des Vandales « allemands » passées en Afrique du Nord. De même, une Réunionnaise d'origine chinoise – Suzanne - sut y conquérir le cœur de mon cothurne étudiant en médecine, Gérard Janin, que je n'ai jamais revu. Rapprochement des peuples fort sympathique certes, mais qui n'enlevait pas le sentiment pénible de l'isolement forcé. C'est ce séjour au CUC qui a fait que je n'ai pendant très longtemps plus désiré revoir ni Grenoble où mon père étudiait à l'INPG (Institut Polytechnique de Grenoble, anciennement I.E.G.) au début des années 1930 (et également notre webmestre Vinh Tùng dans les années 1960), ni la Savoie où je n'ai remis les pieds qu'en 2018 en compagnie de Natsuki émerveillée par sa beauté - nous y serons encore une fois en 2019.

J'ai réservé pour la fin le résultat tristement ironique de ce séjour. Inscrit à l'université Paris III à ma sortie, j'avais reçu mon rapport médical de sortie de Saint Hilaire du Touvet, que je possède encore. Il y était marqué que ma maladie n'a pas été prouvée cliniquement. Ainsi donc, on m'avait gardé soit pour chercher obstinément la preuve d'une tuberculose inexistante car la tache pulmonaire détectée en radiographie était la cicatrice d'une primo-infection, soit parce que le Centre Universitaire de Cure était déjà menacé et mon séjour prolongé aurait profité au centre. Résultat : un Têt inattendu en tout point, mais inoublié car inoubliable, avec en sus la rencontre d'un ami d'un demi-siècle désormais.

G.N.C.D.